

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE SECRET DE L'INTENDANT

DEUXIÈME PARTIE — L'IDÉE DE M. DE VIVONNE

III

—Soyez certaine, madame, qu'en fidèle intermédiaire je lui

transmettrai ce que vous aurez daigné dire, reprit Aurore feignant de ne pas voir tout ce qu'avaient d'hostile l'attitude et le ton de la visiteuse.

La marquise avait arrêté son plan avec l'espérance d'être reçue par Bricbet. L'arrivée de sa femme la dérouterait. Quitte à s'inspirer plus tard des circonstances, elle se résolut à tout brusquer en répondant :

—Je suis chargée, par un de mes amis, de demander pour lui la main de M^{lle} Pauline Bricbet.

Nous l'avons dit, Aurore n'avait contre Pauline aucune animosité ; la vie séparée que leur avaient créée les événements la lui rendait à peu près étrangère. Si bonne que fût M^{me} Bricbet, la nécessité de parler avec sa belle-fille une autorité que son titre d'épouse aurait dû lui donner entière lui avait fait souhaiter le mariage de Pauline, qui, pour suivre son époux, la laisserait alors souveraine maîtresse dans la maison.

Ce fut donc presque joyeusement, à cette demande d'union faite par la marquise, qu'elle répondit :

—Etes-vous autorisée, madame, à me dire le nom de la personne qui vous a choisie pour être son ambassadrice ?

—C'est le chevalier de Lozeril, appuya M^{me} de Brageron, en suivant des yeux l'effet de ce nom sur Aurore.

Tous les sentiments de l'honnête femme se révoltèrent aussitôt en M^{me} Bricbet, qui s'écria sans pouvoir maîtriser sa répulsion :

—Lui !... un tel homme !

Cette exclamation, méprisante pour celui qui avait été son

amant, était une injure imprudemment adressée à la marquise. Mais, dissimulant la colère que l'affront fit gronder terrible en elle, M^{me} de Brageron repartit avec calme :

—Qu'avez-vous donc, madame, à reprocher à M. de Lozeril qui puisse motiver l'aversion que son seul nom vous inspire ?

Aurore regarda bien en face la marquise sans répondre. Ce silence était une nouvelle insulte pour M^{me} de Brageron, qui, blême de la rage qu'elle comptait, reprit d'une voix brève :

—J'ai l'honneur d'attendre toujours votre réponse.

—Si j'hésite à vous répondre, madame, c'est que je cherche auparavant ce qui doit vous avoir autorisée à croire M^{lle} Pauline Bricbet si bas tombée qu'elle ne puisse trouver d'autre mari que le misérable dont vous parlez.

La colère furieuse alluma l'œil de la marquise

qui, pouffant, sut encore assez se contraindre pour répliquer :

—En appuyant de mon nom la demande de M. de Lozeril, n'est-ce pas démentir d'infâmes calomnies ?

La répulsion qu'inspirait à Aurore l'effronterie de cette femme la rendit imprudente.

—Soit ! dit-elle dédaigneusement, si M. de Lozeril a été



« Vous êtes donc bien pressé de vous mettre la corde au cou ? »

injustement calomnié, il en sera de meilleure défaite pour vous !

—Que voulez-vous dire ? siffla la marquise à cette phrase qui l'atteignait brutalement.

Outre qu'elle était une loyale et courageuse nature, Auroro soutenait une juste cause en défendant Pauline. Elle se raidit contre le danger qui approchait et répondit bravement :

—Je dis que Pauline n'est pas si abandonnée du ciel qu'il lui faille prendre pour mari l'amant que le dégoût fait quitter à une autre.

A ces mots, la marquise s'avança vers sa rivale, et, d'une voix que saccadait une effroyable fureur :

—Oh ! oh ! fit-elle, dans la maison Bricbet, ma belle, on n'a pas toujours fait fi de l'amant des autres, et...

Au milieu de son accès de rage, Mme de Brageron s'arrêta tout à coup.

Derrière Auroro venait d'apparaître la tête du capitaine, dominant sa fille du haut de sa colossale taille.

Depuis le départ de son enfant, Annibal s'était senti inquiété par l'entrevue d'Auroro et de la marquise. Il avait donc fini par s'échapper de la chambre de Bricbet pour arriver se mettre en tiers dans l'entretien des deux femmes.

On voit qu'il se présentait à propos.

—Chut ! fit-il en souriant, c'est causer un peu fort dans le voisinage d'un malade. Il faut que ce soit bien intéressant pour s'oublier ainsi. Est-ce que je suis indiscret ? Puis-je me mêler à vos aimables et joyeux propos ?

Et de l'air le plus naïvement curieux, Annibal, prenant un fauteuil, vint s'installer près des deux femmes, qui s'étaient rassises.

—Là, dit-il, causons. D'abord, chère marquise, comment vous êtes-vous portée depuis que nous nous sommes vus ? Eh ! il a longtemps déjà !... C'était du vivant de ce pauvre Brageron... un joyeux drille... oui joyeux, excepté lorsqu'il causait de vous ; car les larmes lui venaient toujours aux yeux quand il parlait de la gale de femme que son mauvais goût lui avait fait épouser... Ah ! quelles scènes de larmes !... Il est vrai qu'elles se terminaient par un éclat de rire en s'entendant dire :

« Moi, si j'avais affaire à ta femme, je la prendrais bien délicatement par le cou, et, crao ! je verrais si le teint violet convient à son genre de beauté. »

Et, tout souriant, tout bouffon, Annibal avait accompagné son « crao » d'une contraction des doigts d'une façon tellement sinistre, que la marquise eut un frisson comme si elle sentait se vouer à son cou l'énorme main du géant.

Annibal continua :

—Ce n'est pas que je sois méchant... avec les dames. Au contraire, si j'ai un faible, c'est d'être trop galant... Mais, que voulez-vous ? je deviens un peu nerveux, dès qu'on a l'air de vouloir manigancer quelque chose contre moi... ou les autres.

Le capitaine avait appuyé sa ferme sur le « ou les autres » qu'il n'y avait pas à se tromper sur le sentiment qui lui dictait ces mots. Ils prédisaient un danger sérieux pour celui qui s'attaquerait à Auroro.

—On te bravera, brute féroce, pensa la marquise qui, ayant retrouvé son sang-froid, avait écouté impassible cette étrange tirade de celui qui se disait trop galant avec les dames.

Du ton qu'il put faire le plus aimable, le capitaine reprit :

—Mais je j'aboite en vrai pie du bon temps passé au lieu de m'occuper de l'heure présente... Voyons, de quoi était-il donc question tout à l'heure ? L'entretien devait offrir un certain

intérêt, car vous étiez animées... Vous surtout, marquise... vous aviez l'air d'imiter quelqu'un qui se met en colère.

Mme de Brageron était audacieuse ; malgré les menaces qui se cachaient sous les paroles d'Annibal, elle ne voulut pas reculer et répondit :

—Je venais, au nom du chevalier de Lozeril, demander la main de Mlle Bricbet.

—J'avais bien deviné, pensa le capitaine ; cette pécore maudite veut vous fourrer son Lozeril sur le dos.

Le soi-rir reparut sur son visage.

—Ah ! comme on se trompe quelque fois sur les gens ! dit-il à la marquise. Je tenais de Lozeril pour une complète cavaille ; mais je n'aurais jamais pu m'imaginer qu'il fut un franc imbécile.

La marquise le regarda étonnée.

—Oui, un imbécile ! continua placidement Annibal. Quoi ? lui ! joueur, spadassin, débauché, quelque peu esotro, vient bêtement encourir un refus ! Tenez, au fond, il a bien fait de vous charger de cette stupidité. Car, s'il s'était présenté en personne, il s'exposait à être jeté à la porte par Bricbet, qui a toujours caressé l'idée fixe de donner sa fille à un honnête homme.

Et, se tournant vers Auroro, Annibal lui dit d'un ton grondeur :

—Comment, petite, tu ne t'es pas efforcée de prouver à madame combien était insensée la démarche qu'elle entreprend pour ce coquin de chevalier ? Il fallait le lui dire... à mots couverts... adroitement... comme je viens de le faire.

Mme de Brageron comprenait tout le persiflage d'Annibal, mais ne voulait pas paraître s'en apercevoir. Elle répondit donc tranquillement :

—Mme Bricbet était du même avis que vous.

—Et vous persistez dans votre demande ?

—Oui, je veux qu'elle soit transmise à M. Bricbet.

Annibal ouvrit de gros yeux étonnés et, se reprenant à gourmander sa fille, il lui dit sur le ton de la surprise :

—Ah ! Auroro, ce n'est pas gentil d'être si peu complaisante. Quoi ? tu ne donnes pas à madame le plaisir de voir refuser le mauvais diable qu'elle protège ? Oh ! ce n'est pas bien ! Je suis arrivé à temps pour réparer ton mauvais procédé.

Puis, de sa voix la plus galante, s'adressant à Mme de Brageron, le capitaine ajouta :

—Restez dans ce salon. J'irais vous procurer la satisfaction d'entendre un honnête homme refuser le mariage qu'on lui propose pour gendre... Surtout, vous me pardonnerez si je ne reviens pas pour vous recoudre... Prêt z l'oreille, vous ne perdrez pas un mot.

Laisseant la marquise, le capitaine prit le bras d'Auroro et, avec elle, il entra dans la chambre à coucher, dont il laissa la porte entrouverte.

La marquise entendit aussitôt la voix de Bricbet, qui demandait aux arrivants :

—Eh bien ! que me voulait Mme de Brageron ?

Un gros éclat de rire du capitaine précéda sa réponse.

—Ah ! une bouffonnerie au dernier genre ! Figurez-vous qu'elle venait demander la main de Pauline pour un sacripant du nom de Lozeril.

—Lozeril ! Lozeril ! répéta Bricbet, n'est-ce pas le nom de ce jeune homme qui prétendait m'avoir vu à demi assassiné ?

—Précisément.

Un silence suivit.

Puis, comme s'il s'était réfléchi, Bricbet demanda :

—Et qu'avez-vous répondu ?

—Qu'elle s'était sans doute trompée de porte, répliqua gaiement Annibal.

—Vous avez eu tort, cher ami. J'écrirai à la marquise qu'elle m'honore en me présentant son protégé.

—Es-tu fou, Bricbet ? Le capitaine te dit vrai. Ce Lozeril est un vaurion ! s'écria sévèrement M. de Badières.

—C'est un cynique débauché ! ajouta le notaire.

—Bast ! bast ! dit la voix indulgente de Bricbet, les mauvais sujets ont toujours faits les meilleurs mariés.

Nous ne pouvons exprimer la stupéfaction des assistants à cette réponse de Bricbet que, d'abord, ils avaient osé plaindre.

Cet homme probe, moral, intègre, voir intéressé, annonçant tout haut son intention de confier sa fille et par conséquent une partie de sa fortune à un homme perdu de vices, était une si monstrueuse folie que le juge, et le notaire pensaient rêver.

Ils revinrent à la charge sans ébranler la résolution de Bricbet, qui leur répliquait en riant :

—Laissez-moi donc tranquille, vous autres ; je vous vois venir. Vous voudriez me donner un gendre de votre main, choisi dans votre monde. Toi, de Badières, quelqu'un de tes confrères, un juge raide et grave comme la justice ! Toi, Baudoin, un jeune notaire débutant et embarrassé de payer son étude, un pape-rassier sérieux et gourmé !...

« Non, non, par état, j'ai vécu avec ce monde-là toute ma vie... il est morose en diable... et je veux changer. Il est temps que ce grand hôtel prenne un peu de gaieté et de mouvement... un gendre qui s'est amusé saura m'amuser à mon tour.

—M. de Lozeril a fait pis que de s'amuser, avança le juge.

—Oh ! quelques peccadilles qui, à vous gens de justice, paraissent énormes, mais qui ne sont que de simples écarts de jeunesse.

—Mais il est perdu de dettes, ajouta le notaire à la rescousse.

—On les payera.

—C'est un joueur effréné qui éparpillera ta fortune sur le tapis de tous les tripots, continua le tabellion.

—Soit ! cela ne regarde que moi, riposta le procureur.

L'entêtement rendit Bricbet cruel pour son vieil ami Baudoin, car il ajouta aussitôt d'un ton aigre :

—Après tout, j'aime mieux voir ma fortune éparpillée que si soigneusement gardée dans une étude de notaire, qu'on ne puisse parvenir, j'ignore pourquoi, à l'en retirer après vingt demandes infructueuses.

La phrase était blessante pour l'honnête Baudoin ; s'il avait résisté aux demandes que lui avait faites Bricbet de mettre deux ou trois millions à sa disposition, c'était par pure amitié.

Ainsi que le lui avait dit Colard, il croyait que le procureur voulait s'assurer des fonds pour contenter à nouveau sa turlutaine de voyages. En refusant, il avait cédé à l'amicale intention d'empêcher Bricbet de commettre une seconde folie.

Mais l'illusion que venait de faire son oient lui sembla mettre en doute sa loyale gestion, et, la probité du notaire se révoltant, il riposta aussitôt fort dédaigneusement :

—C'est bien, Bricbet. Demain je t'apporterai les trois millions que tu m'a demandés.

À ces mots, un très léger sourire se dessina au coin des lèvres du procureur, dont, involontairement, l'œil alla chercher Colard dans le coin où il écoutait cette scène.

Si de tous les assistants quelqu'un avait été le plus surpris de la tournure qu'avait pris l'incident, c'était à coup sûr Annibal. Lui qui croyait connaître à fond son Bricbet, avait voulu faire assis-

ter Mme de Brageron à un méprisant refus, et voilà que, contre toutes prévisions, le procureur acceptait avec empressement un homme tel que Lozeril.

En entendant parler de ces trois millions qui devaient entrer le lendemain dans la maison, le capitaine avait agréablement tressauté.

—Trois millions ! se dit-il, ah ! comme j'en détacherais un joli copeau, si cet imbécile de Bricbet était seulement aussi joueur qu'il est buveur. Il faudra voir à le tâter dans le tête-à-tête.

Mais, tout à coup, le capitaine songea que le tête-à-tête ne serait plus possible après l'entrée dans la maison du chevalier, qui viendrait se mettre en tiers dans tous ses rapports avec le procureur.

En même temps, il se rappela que la marquise devait être, restée aux écoutes, dans le salon, ce qu'il avait oublié dans le premier moment de sa stupéfaction causée par la conduite de Bricbet.

—Diable ! pensa-t-il, si cette satanée femme a entendu parler de trois millions, elle va bavarder du magot à son Lozeril.

Et, se glissant peu à peu vers la porte, Annibal finit par gagner le salon.

La marquise était toujours là. Elle avait tout entendu et le moqueur sourire de triomphe dont elle accueillit l'apparition du capitaine fit monter au cerveau de celui-ci une colère froide, vingt fois plus terrible que tous les bruyants éclats de son caractère emporté...

Aussi celui qui, vingt minutes auparavant, s'accusait d'avoir « le faible d'être trop galant avec les dames », se pencha-t-il vers la marquise et, lui posant sa large main sur l'épaule, il lui souffla d'une voix qui, si basse qu'elle fût, dénotait une féroce résolution :

—Crois-moi, la Brageron, ne persiste pas dans ce projet d'amener ici ton Lozeril ; car, foi de cheuapan ! je te jure que je vous écraserai tous les deux comme des chenilles.

La marquise regarda en face le redoutable ennemi qui se posait devant elle, envoya un second sourire de défi, puis, au lieu d'imiter le ton bas dont lui avait parlé le capitaine, elle répondit de sa voix la plus haute et la plus claire pour être bien entendue de la chambre du malade :

—Merci, mon cher capitaine ; vous n'avez pas besoin de me transmettre l'excellente réponse de M. Bricbet en faveur de mon protégé. Remerciez-le pour moi ; témoignez lui tout mon chagrin au sujet de la maladie qui me prive de le voir, et annoncez-lui que M. de Lozeril viendra demain même lui apporter l'expression de sa profonde reconnaissance.

Cela dit, elle se retira, laissant le capitaine planté au milieu du salon et tout ébahi d'une pareille audace.

À ces paroles inattendues de Mme de Brageron, le juge et le notaire étaient vivement sortis de la chambre voisine, mais la marquise avait déjà disparu.

—Comment, capitaine, cette dame était restée ici et vous ne nous en avez pas avertis ? reprocha maître Baudoin, qui regrettait maintenant de s'être un peu trop franchement exprimé sur le compte du protégé de la marquise, qui était une de ses plus riches clientes.

—Oui, j'ai eu tort, mais j'ai été tellement abasourdi par cette fantaisie saugrenne de Bricbet d'accepter le Lozeril du premier coup, que j'avais complètement oublié la marquise, répondit Annibal.

En rentrant dans la chambre du malade, les trois hommes se croisèrent avec Pauline, qui en sortait, suivie de Colard.

La jeune fille était tremblante et tout en larmes. Ne connaissant de Lozeril que pour l'avoir vu le seul jour du fameux réoit d'assassinat, elle avait d'abord été surprise d'être ainsi recherchée par celui qui n'avait eu avec elle que cette unique entrevue. Puis, à ce consentement donné par son père sans même la consulter, à l'indignation des deux vieux amis de la maison, à leurs efforts pour combattre l'entêtement funeste de Bricbet, elle avait compris qu'il s'agissait là du malheur de sa vie entière. Elle s'était alors effrayée de cette incompréhensible décision paternelle qui devait la livrer à un misérable.

Au milieu de l'éroulement subit de ses projets de jeune fille, la pensée de Maurice Gardie lui était venue et elle s'était prise à pleurer.

Une immense douleur avait remplacé tout à coup cette heureuse insouciance de la pauvre enfant.

Instinctivement, de même que l'être faible en péril va tout droit se réfugier près de celui qu'il sait l'aimer et devoir le défendre, la jeune fille, dans cette chambre où se traitait de son avenir, s'était rapprochée de Colard, le vieux serviteur qui, depuis qu'elle était au monde, n'avait jamais laissé passer une heure sans lui prouver son inaltérable dévouement.

De son côté, dès les premiers mots de l'étrange scène où le procureur avait si incroyablement disposé de Pauline, Colard s'était lentement redressé dans le coin où il était assis et, blême les dents serrées, les poings convulsivement crispés, il avait écouté muet, dardant ses yeux sombres sur son maître, qui, toujours, avait évité de rencontrer son regard.

—J'ai peur ! emmène-moi, vieil ami, murmura la jeune fille brisée de douleur.

A l'accent plaintif de sa bien-aimée maîtresse, l'ancien serviteur avait tressailli de tout son être. Comme pour la protéger, referma ses bras sur l'enfant qui se pressait contre lui et, en même temps, de sa poitrine, partit une sorte de rugissement rauque, si plein de fureur contenue et de menace, que Bricbet, tout en feignant de n'avoir rien entendu, en pâlit légèrement.

—N'est-ce pas l'heure habituelle de ta promenade, ma Paulinette ? Va faire un petit tour avec ton brave Colard, dit affectueusement le procureur, qui semblait avoir hâte d'éloigner l'intendant.

—Oui, sortons, gronda ce dernier, qui, soutenant la jeune fille, se dirigea vers la porte.

Fut-ce le respect pour son maître qui lui ferma la bouche ? fut-ce la présence de Mme Bricbet, assise au chevet de son mari, qui le fit se contraindre ? nous ne saurions le dire ; mais l'intendant passa, muet et froid, près du lit du procureur, plus redoutable en son silence, que s'il eût parlé.

—Ouf ! fit involontairement Bricbet en les voyant disparaître.

Colard reconduisit la jeune fille dans sa chambre.

Pendant une heure, tout ce que le vieillard put trouver d'affectueux en son cœur aimant, il l'employa pour calmer Pauline.

—Non, non, maîtresse chérie, ce mariage maudit ne se fera pas, croyez-en votre vieux Colard, répétait-il avec une énergique assurance contrastant fort avec les larmes qui lui coulaient des yeux.

Au milieu de son désespoir, un souvenir vint à Pauline, qui balbutia :

—M. Maurice avait raison, il y a deux heures, quand il me prédisait qu'un malheur planait sur cette maison.

Au nom du docteur, l'intendant retrouva un sourire et murmura :

—Je l'avais oublié... ce bon et honnête Maurice ! il faut que je lui parle.

Et, quittant Pauline, il partit pour se rendre chez le médecin.

En traversant le jardin, il se disait :

—Les deux jeunes gens s'aiment... voici le mariage qui assurerait le bonheur de Pauline... il s'accomplira malgré tous les Lozeril du monde. Je le veux et ce sera.

La servante du docteur vint ouvrir à l'appel du marteau de la porte.

—J'ai à parler à M. Gardie, dit Colard en se préparant à entrer.

—Il n'est pas à la maison.

—J'attendrai son retour ; il doit être en visite chez quelque client ?

—J'en doute, monsieur Colard ; car mon maître, en revenant de chez vous, a bien vite préparé une petite valise ; il a emprunté le cheval d'un voisin et il est parti en m'annonçant qu'il ne reviendrait pas ce soir.

—Vous ne savez pas où il se rendait ?

—Non, mais je puis vous dire qu'il avait l'air tout préoccupé.

Colard revint lentement sur ses pas, cherchant un motif à ce rapide et imprévu voyage.

—Il est allé sans doute à la campagne, chez quelque malade important, finit-il par se dire quand il atteignait le grand vestibule.

A ce moment descendaient l'escalier le juge et le notaire, qui se retiraient après avoir encore, et tout aussi vainement, tenté de faire revenir Bricbet sur son incroyable parti pris.

—Peut-être y mettons nous trop d'importance. Demain, sans doute, il aura renoncé de lui-même à ce scandaleux mariage, disait M. de Badières à maître Baudoin.

Avec ces anciens fidèles de la maison, Colard avait son franc parler. Il secoua tristement la tête à ces paroles du juge et dit :

—Non, monsieur, mon maître n'aura pas renoncé demain à cette honteuse union.

—Mais quel motif a-t-il de persister ? s'écria le notaire.

L'intendant se posa l'index sur le front.

—J'ai bien peur que la congestion ait dérangé quelque chose dans le cerveau de mon maître.

A cette remarque qui le frappa, car elle avait trait à une des suites assez ordinaires de la congestion, les deux intimes s'éorientèrent :

—Tu crois qu'il devient fou !

—Hélas ! répondit seulement Colard.

—Bas ! bast ! demain, je le répète, il ne sera plus question de rien, fit le juge, qui refusait de s'arrêter à une aussi triste idée.

Le lendemain donna raison à Colard.

Car de Lozeril eut ses grandes entrées dans la maison et, avec Anubal, devint le compagnon tellement assidu de Bricbet, que l'intendant ne pouvait plus approcher de son maître.

Mais, en même temps, la nouvelle de la maladie de Bricbet et de l'étrange union qu'il méditait pour sa fille attira à l'hôtel de nombreux visiteurs.

Avec tous ces curieux, dont la plupart étaient des connaissances de vingt ou trente années, Bricbet commut de si énormes erreurs de personnes, il eut de si grandes lacunes dans la mémoire, il fit de si singuliers confusions de dates, de noms, de faits passés, que chacun, en quittant l'hôtel, ne manquait pas de dire

—Brichet a tout l'air d'être devenu un peu fou à la suite de son attaque.

Si bien que, le troisième soir, Brichet, qui avait quitté le lit, abandonnant Annibal et de Lozeril qui péroraient au coin du feu, vint droit à Colard, occupé à tirer les rideaux des fenêtres, et lui souffla vite et bas :

—Et ce que vas me laisser ainsi longtemps passer pour un idiot ?

—Faites-moi ce que je vous ai demandé déjà vingt fois inutilement et, aussitôt, vous pourrez compter sur moi.

—Jamais ! c'est ma seule garantie ! fit Brichet.

—Il faudra toujours que vous y arriviez... de gré ou de force, repartit tranquillement Colard.

IV

Ce qui contribua le mieux à confirmer la rumeur qu'il y avait un détraquement dans le cerveau de Brichet, ce fut la sub-séquente façon d'agir du procureur. Après avoir paru tenir énergiquement à ce honteux mariage, il sembla tout à coup en avoir indéfiniment retardé la conclusion.

On aurait même pu croire qu'il y avait complètement renoncé, si on n'avait su que le procureur avait installé de Lozeril sous son propre toit, et qu'il vivait avec lui dans toute l'intimité de beau-père à gendre.

Le fait était que, au bout de quinze jours écoulés, depuis les précédents événements, le chevalier dans tout l'hôtel Brichet, était le seul qui songeât encore sérieusement à cette union.

Après le surprenant accueil fait à sa demande de mariage, de Lozeril s'était déjà vu, dans un avenir très prochain, palpant les millions de la dot. Mais il avait été bientôt amené, par la tournure des événements, à se demander s'il n'était pas le jouet d'une mystification ou si le procureur, comme on l'affirmait, n'était pas réellement fou.

Voici ce qui était arrivé :

Dès que de Lozeril s'était présenté à l'hôtel, Brichet, tout joyeux, l'avait logé dans une magnifique chambre vacante et, après avoir veillé à tous les détails de son installation, lui avait dit en souriant :

—Buvez, mangez, dormez, mon cher gendre, et croyez-moi votre tout dévoué.

Puis il n'avait plus soufflé mot au sujet du mariage projeté.

Toutes les fois que de Lozeril avait voulu remettre la question sur le tapis, le procureur avait haussé les épaules en demandant :

—Vous êtes donc bien pressé de vous mettre la corde au cou ?...

—Non, mais je voudrais au moins être fixé sur une date.

—Ma date sera la vôtre..., celle que vous aurez fixée d'accord avec Pauline... Voyez donc à faire chaudement la cour à votre future pour la décider bien vite à avancer ce jour que j'appelle de tous mes vœux, répondait Brichet.

Or, de Lozeril se trouvait assez empêché de faire la cour à Pauline, qui ne quittait pas sa chambre.

Vingt fois le chevalier s'était présenté pour voir la jeune fille, et toujours la porte lui avait été barrée par Colard, qui lui répondait invariablement :

—Mademoiselle ne reçoit pas.

Quand de Lozeril revenait à Brichet pour se plaindre de son invisible fiancée, le bonhomme répliquait placidement :

—La petite est un peu farouche. Laissez-lui le temps de s'apprivoiser à cette charmante idée d'être votre femme.

Pauline avait si bien refusé de s'apprivoiser qu'au bout de ces quinze jours, de Lozeril furieux se répétait sans cesse :

—Tout le monde ici s'est donc donné le mot pour me berner ?

Car Annibal lui-même n'était pas resté étranger à la mésaventure du chevalier. Deux heures après l'arrivée du jeune homme à l'hôtel, il s'était présenté dans sa chambre pour lui tenir ce langage qui, s'il était brutal, avait au moins le mérite d'être bien clair :

—Mon bon de Lozeril, vous êtes entré ici contre ma volonté et mon intérêt. Tant qu'il ne s'agira que de vider les bouteilles et de fêter la cuisine du bonhomme Brichet, je ne dirai rien. Mais comme votre mariage écornerait un gâteau que je veux conserver tout entier à Auroro, je vous prévins que, si vous prenez la chose trop au sérieux, je vous guérirais radicalement de votre lubie de mariage.

Et le capitaine avait répété en appuyant bien sur chaque syllabe :

—Ra-di-ca-ment, entendez-vous ? A part ce point, nous vivrons ici comme deux vrais larrons en foire.

Outre qu'il n'avait pas voulu avoir l'air de céder devant la menace d'Annibal, le chevalier avait un autre motif de persister à demeurer toujours à l'hôtel Brichet.

Ainsi que l'en avait averti la marquise, il avait vu, le jour de son arrivée, le notaire Baudoin apporter et remettre au procureur certain portefeuille tout gonflé, dans lequel il avait flairé les trois millions annoncés.

—C'est la dot de Pauline, s'était-il dit, plein d'une joie avide.

Malheureusement il n'était pas seul à connaître l'entrée de ces millions.

Le capitaine, qui faisait le guet dans le vestibule, avait attendu maître Baudoin à sa sortie et l'avait précédé de quelques pas sur le quai de Béthune, où il s'était laissé rejoindre.

—Ah ! c'est vous, maître Baudoin ? s'était-il écrié ; est-ce que vous venez de chez Brichet ?

—Je sors de l'hôtel.

Là-dessus, Annibal avait agité mélancoliquement la tête en disant :

—J'aime à croire que vous n'avez pas accompli l'imprudente promesse que vous fit s'hier de lui apporter les trois millions ?

—Pardonnez-moi, capitaine ; ils sont depuis dix minutes entre ses mains.

Le désespoir avait semblé aussitôt s'emparer d'Annibal, qui s'était écrié douloureusement :

—Comment ? malheureux ! vous avez commis l'étourderie coupable de confier pareille somme à un homme qui n'a plus ses idées bien nettes ?

—Brichet a paru hier suspecter ma probité, et aucune considération ne m'arrête quand il s'agit de défendre mon honneur de notaire, répliqua maître Baucouin d'un ton péremptoire.

—Mais, notaire trop susceptible, Brichet est un peu vif ; je suis sûr que, la main tournée, il ne pensait déjà plus à ce qu'il vous avait dit, repartit Annibal en bon apôtre qui veut attirer le feu.

Le notaire prit un air roguo,

—Mon cher capitaine, fit-il sèchement, votre gendre est si loin d'oublier ce qu'il dit, comme vous le prétendez, que, tout à l'heure, il est revenu sur ce sujet d'une telle offensive manière

que je ne tiens plus à me charger des affaires d'un client aussi méfiant. Je rentre chez moi de ce pas, pour m'occuper de réaliser immédiatement ce que j'ai encore de sa fortune. Dans deux jours, il aura tout en sa possession.

—Quoi, tout ? fit Annibal ému.

—Oui, sept millions.

—Mais que voulez-vous qu'il en fasse, à demi idiot qu'il est ?...

—Ce qu'il en voudra... des choux ou des raves... il pourra d'autant mieux en disposer pour le premier escroc dont il s'occupera que toutes les valeurs sont au porteur... Elles se passent de la main à la main... sans autre formalité, ajouta le tabellion froissé.

—Diable ! veillons au grain ! se dit aussitôt le capitaine, qui, à ce dernier détail, pensa subitement à de Lozeril.

Après avoir tenté d'apaiser le notaire par mille raisonnements qui, au fond, avaient pour but de l'irriter davantage, Annibal quitta le tabellion à mi-ohemin pour revenir hâtivement à l'hôtel.

Tout en courant, sa pensée aussi marchait vite.

—Mordieu : se disait-il, ces sept millions rentrés au bercail m'effrayent. Si de Lozeril les flaire, il est homme à mettre la main dessus... et c'est au porteur, tonnerre !!! Pourquoi, diable, ce Brichet est-il assez bête pour vouloir dormir ainsi sur son magot ?

Tout à coup Annibal s'arrêta, boube béante et les yeux écarquillés par la surprise. Une idée venait d'éclairer son cerveau.

—Mais non, s'écria-t-il, cent fois non, ce Brichet n'est pas une bête ! c'est au contraire, de Lozeril et moi qui sommes deux francs imbéciles !... Il est bien évident que le bonhomme a inventé ce prétendu mariage pour endormir son monde, avoir un prétexte de ramasser sa fortune et décamper un beau matin, en laissant encore se morfondre à l'attendre femme, fille, beau père et gendre.

Et, le capitaine, persuadé qu'il avait découvert le pot aux roses, reprit sa course en répétant :

—Veillons au grain !

Quand il arriva à l'hôtel, il trouva Brichet qui répondait à de Lozeril, agacé par tous les retards et empêchements à son mariage :

—Mais de quoi vous plaignez-vous, mon cher chevalier ? La maison n'est-elle pas assez agréable pour vous faire un peu prendre patience ? Pauline se décidera au moment où nous nous y attendrons le moins. Cela ne dépend plus que d'elle. L'argent de la dot est là qui vous attend.

—Vieux fraudeur, j'ai vu dans ton jeu ! se dit le capitaine, qui était entré pour entendre les derniers mots.

Or, il arriva que la vie de Brichet changea du tout au tout. Il ne faisait plus un pas chez lui ou au dehors sans être accompagné du capitaine et du chevalier, toujours sur ses talons.

Au lieu de se plaindre d'une telle surveillance, le procureur paraissait en être ravi.

Le matin du quinzième jour, de Lozeril manqua pourtant à ce soin. Il était allé prendre conseil de M^{me} de Brageron, qu'il n'avait pas vue depuis qu'elle était venue, chez le docteur Gardie, lui apporter la réponse favorable de Brichet.

Non moins impatiente que de Lozeril, la marquise attendait la conclusion du mariage, qui mettrait le chevalier à même de lui ouvrir toutes grandes les portes de la maison qui abritait sa rivale.

—Eh bien, épousez-vous enfin ? demanda-t-elle vivement à de Lozeril en le voyant paraître.

Le jeune homme secoua la tête, tout pensif, en disant :

—Marquise, je crains que, vous et moi, nous ayons été mystifiés.

Et il raconta ce qui s'était passé depuis deux semaines ; ses inutiles tentatives pour aborder Pauline et le rôle neutre que jouait Brichet au lieu de faire valoir son autorité paternelle.

Il termina en ajoutant :

—Par cela même que ma demande en mariage avait été si facilement accueillie, j'aurais dû me méfier. Aussi j'ai bien pour d'être entré dans cette maison pour jouer un autre emploi que celui de fiancé.

—Lequel ? demanda la marquise.

—Celui de garde du corps, dit-il.

M^{me} de Brageron le regarda étonnée.

—Oui, comme je vous le dis, garde du corps. Je ne sais de quoi le vieux Brichet a pour, mais, dès le jour de mon arrivée, il m'a dit en caquette : « Surtout ne me laissez pas seul avec Fouquier et Colard. »

—Sans doute qu'il veut s'éviter les tracasseries de ces deux hommes, qui sont hostiles à votre mariage, répliqua M^{me} de Brageron après avoir réfléchi.

—Oui, marquise, je le croyais ainsi que vous ; mais hier, comme j'étais caché derrière un buisson du jardin, j'ai entendu Brichet dire aussi au capitaine :

« Surtout, Annibal, ne me laissez pas seul avec Colard et de Lozeril. » Alors, je me suis expliqué pourquoi, accompagnant sans cesse le procureur, j'avais toujours Annibal à mes trousses. La même consigne nous faisait nous surveiller réciproquement. Je me demande quel danger Brichet redoute de l'un ou de l'autre de nous deux.

—Vous êtes dans l'erreur, fit la marquise, qui avait attentivement écouté.

—En quoi ?

—En ce que c'est de Colard seul que le bonhomme a peur. Pourquoi ? je l'ignore et c'est ce qu'il faudrait savoir. Le vieux vous a, l'un et l'autre, adroitement trompés et si, comme vous le disiez tout à l'heure, il vous a changés en garde du corps, c'est une précaution prise contre Colard, dont le nom est répété dans chacune des consignes que vous avez séparément reçues.

—Que faire ? demanda de Lozeril.

—Amadouer le Colard, le mettre de votre bord et tâcher de lui arracher le secret de la peur qu'il inspire à Brichet pour en profiter vous-même, répondit la marquise.

Et elle le congédia sur ce dernier conseil.

De Lozeril revint lentement à l'île Saint-Louis, tout préoccupé de l'idée de la marquise qu'il fallait se faire un allié de Colard, et se demandant :

—De quel poids le vieux laquais peut-il peser dans cette balance dont un plateau porte les millions de la dot ?

Car, soit qu'il fût éveillé, soit en rêve, ces millions occupaient la pensée du vaurien.

Alors que de Lozeril envisageait de tous les retards et se croyait mystifié, le procureur l'avait toujours fait revenir plus sûrement à la courbe avec ces mots qu'il lui répétait sans cesse :

—Apprivoisez donc Pauline ; la dot est là qui vous attend.

Ces millions, au dire de la marquise, Colard pouvait les lui conquérir, s'il savait l'amadouer.

—Oui, se disait-il, elle a raison. Cet intendant doit avoir sur son maître une influence à laquelle celui-ci cherche à se soustraire en nous faisant à notre insu, Annibal et moi, les deux gar-

des du corps qui défendent son approche à Colard. Donc, il faut captiver celui-ci... mais comment m'y prendro ?

Il paraît que de Lozeril, en arrivant à l'hôtel, avait dressé son plan, car il monta tout droit à l'appartement de Pauline. Il était sûr que, à son premier coup frappé à la porte, il verrait apparaître Colard pour lui barrer l'entrée.

Ce fut, en effet le vieillard qui ouvrit, et, comme d'habitude, il prononça sa phrase.

—Mademoiselle ne reçoit pas.

—J'espérais que, pour cette fois, la bonne nouvelle que j'apporto me ferait admettre chez elle, dit de Lozeril.

Il avait compté que l'intendant s'informerait de cette nouvelle, mais celui-ci resta muet et salua pour se retirer.

—Tu n'es pas curieux, mon brave ! ajouta vite le jeune homme en le retenant par le bras.

—Mon devoir n'est pas d'interroger ! dit respectueusement le majordome.

—Eh bien, puisque je ne la puis voir, je te charge de transmettre mes adieux à ta maîtresse, attendu que je renonce à toutes mes prétentions.

—Mademoiselle en sera heureuse, dit naïvement Colard.

—Tudieu ! fit de Lozeril en souriant, ce n'est pas flatteur pour moi ce que tu dis là, mon gargon ! On ne peut plus clairement m'apprendre que M^{lle} Bichet me déteste.

L'intendant secoua la tête.

—Vous vous trompez, dit-il ; si mademoiselle a toujours refusé de vous voir, c'est par intérêt pour vous.

—Vraiment ! s'écria de Lozeril stupéfait par cette réponse.

—Si mademoiselle s'est obstinément soustraite à vos hommages, c'est qu'elle tremblait de vous voir tomber victime d'un attentat semblable à celui auquel vous avez heureusement échappé une fois. Ma jeune maîtresse éprouve une invincible terreur du capitaine.

—Oh ! oh ! Annibal n'est pourtant pas si terrible, fit dédaigneusement le chevalier.

—Mademoiselle aime mieux se voir entièrement dépouillée que d'exposer quelqu'un aux coups de celui qui a résolu d'acquiescer la fortune de mon pauvre maître et de sa fille.

—C'est vrai, Annibal est venu, la menace à la bouche, me faire part de son intention de défendre cette fortune contre tous venants.

—Vous voyez bien que mademoiselle avait raison de trembler pour vous.

Et Colard ajouta avec un énorme soupir de satisfaction :

—Heureusement qu'elle va être délivrée de sa peur, puisque vous avez la prudente idée de vous retirer.

Ces mots « prudente idée » froissèrent de Lozeril. En annonçant son départ, il avait voulu simplement tâter Colard et le faire parler. Jamais il n'avait songé à partir ; aussi ces deux mots lui furent un prétexte de revenir sur son dire.

—Sais-tu, Colard, dit-il, que, sans autre motif que d'être utile à M^{lle} Bichet, il me prend une furieuse idée de rester ici ?

L'intendant avait-il eu un but en parlant ainsi ? Il faut le croire, car un bien mince sourire vint plâtrer ses lèvres.

De Lozeril, sans avoir rien vu, continua :

—Ainsi, mon brave, tu es intimement convaincu que Fouquier doit arriver à ses fins ?

—Dame ! fit le vieillard d'un ton navré, ce bon M. Bichet, depuis son attaque, n'a plus la tête à lui ; il perd la mémoire et confond tout. Le capitaine s'est alors emparé de lui. Il lui inspire la méfiance de tout le monde... de vous... de moi, moi, son

dévoué Colard !... il lui fait faire ses volontés et, un beau jour, il n'aura plus qu'à étendre la main sur tout ce qu'il y a ici.

—A commencer par les trois millions de la dot que Bichet garde actuellement en portefeuille, interrompit vivement de Lozeril.

—Oh ! vous vous trompez sur le nombre !

—Trois millions, te dis-je, j'en suis certain, appuya le jeune homme, qui crut que l'intendant cherchait à lui dissimuler l'importance de la somme.

—Erreur ! il y a sept millions, fit tranquillement Colard.

—Sept millions ! ! ! s'écria le chevalier, dont les yeux s'allumèrent de convoitise.

L'intendant eut un second sourire en voyant briller ce regard.

—Oui, continua-t-il, sept millions ; car le notaire a restitué à mon maître la fortune entière qu'il lui avait confiée.

—Et Annibal sait cela ? interroge anxieusement de Lozeril.

—Il a dû l'apprendre de maître Boudouin avec lequel je l'ai vu l'autre jour causer sur le quai. Oui, il le sait... de même aussi qu'il ne doit pas ignorer que toutes ces valeurs sont au porteur... Vous les auriez en main, par exemple, qu'elles seraient bien à vous, soyez-en certain.

A cette supposition de l'intendant, de Lozeril sentit un petit frisson lui courir dans le dos. L'avidité s'évoillait puissante en lui.

—Oui, continua Colard, toutes ces valeurs sont au porteur. Le capitaine n'osera pas, je crois, y toucher ici... mais il connaît la manie des voyages de mon maître, et il saura l'exciter en son esprit maladif ; il l'entraînera bien loin, et alors il dépouillera le malheureux fou.

Et, tout sanglotant, Colard cacha son visage entre ses deux mains.

—Oh ! que nenni ! on peut arrêter Annibal en si belle route, pensa de Lozeril, auquel l'énormité de la proie retirait toute crainte du capitaine.

Il posa affectueusement la main sur l'épaule du vieillard en lui disant :

—Allons, ne t'effraye pas, vieux fidèle ; on surveillera ton homme.

—Quoi ? vous aurez le courage de braver cette bête féroce ? fit Colard avec une reconnaissance admiration.

—Je reste. Et dis bien à M^{lle} Bichet que je n'obéis à d'autre mobile que celui d'empêcher sa ruine.

—Oh ! chevalier, croyez qu'elle finira par aimer l'homme qui lui aura prouvé un tel dévouement.

—Puisse-tu dire vrai ! Mais j'attendrai sans jamais rien demander, soupira de Lozeril avec une émotion supérieurement jouée.

—Ainsi, dès aujourd'hui, vous veillerez à ce que mon maître ne puisse être entraîné loin d'ici ?

—Oui, jour et nuit, répondit le jeune homme.

Mais à ce mot de « nuit » un souvenir lui traversa l'esprit.

—Ah ! à propos ! fit-il. Réponds-moi donc, Colard : entre l'appartement de Bichet de la chambre de Fouquier, n'existe-t-il pas une communication... une porte masquée... un escalier secret ?

—Je l'ignore, dit l'intendant, qui venait de réprimer un tressaillement.

—Il me semble que le capitaine m'avait parlé de quelque chose de ce genre. Comme il n'en a plus ouvert la bouche, je vou-

drais savoir à quoi m'en tenir à ce sujet. Tu comprends quel avantage aurait Annibal sur moi. Il pourrait, la nuit, se rendre chez Bricbet, tandis que je me casserais le nez, au dehors, sur la porte bien fermée intérieurement.

—Je ne connais pas de communication secrète, affirma Colard, qui soutint le regard interrogateur que le chevalier attachait sur lui.

—Et, comme je le disais, la porte extérieure de Bricbet est munie de verrous, n'est-ce pas ? continua de Lozeril.

—Oui, mais... fit le vicillard hésitant.

—Mais, quoi ?

—Il n'y en a pas à la chambre du capitaine... Elle ferme seulement à clef.

—En quoi cela peut-il me servir, mon brave.

—En ce que, si une communication secrète existe entre les deux étages, ne pouvant pénétrer chez mon maître par la porte, vous y descendriez en passant par la chambre du capitaine.

—Tiens ! c'est une idée, pensa de Lozeril.

—En ma qualité d'intendant, j'ai les doubles clefs de toutes les portes, continua Colard.

—Et tu as celle de la chambre d'Annibal ?

—Dans cinq minutes, je puis vous l'apporter.

—Bien, j'y compte. Maintenant dis-moi où se trouve Bricbet en ce moment.

—Il doit être au pavillon, chez madame, qui est un peu mieux portante.

—Le capitaine n'est pas avec eux ?

—Oh ! non, il ne se défie pas de sa fille.

—Bon, je vais guetter la sortie du procureur. Sois bien certain, mon gargon, qu' si le capitaine compte entraîner Bricbet pour le dépouiller, je ne le laisserai pas aller fort loin.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 août 1886 — (No. 346.)

VARIÉTÉS

En police correctionnelle.

—Accusé Malifon, c'est la troisième fois, cette année, que vous paraissez devant le tribunal. Qu'est-ce qui vous amène encore ici ?

—Mon président, c'est les gendarmes !

Croire qu'une chose est impossible est le moyen de la rendre telle.

A une domestique sur le point d'entrer en place :

—Voilà mes conditions, cela vous convient-il ?

—Hum ! nous verrons... Je vais toujours prendre madame à l'essai.

Le plaisir court après celui qui le fuit, et fuit celui qui le cherche.

Un viticulteur de Surcnes fait déguster à son invité un petit vin de son cru.

—Hein ! mon gaillard, lui dit-il en faisant claquer sa langue, que pensez-vous de ce nectar ? Quel velours !...

—En effet, répond le dégustateur en dissimulant une grimace... du velours... épinglé !...

NOS PRIMES

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Les histoires contenues dans les trois séries ci-après détaillées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$20 dans les librairies. Par conséquent ceux qui prennent un abonnement de trois années au FEUILLETON recevront pour plus de \$35 de littérature variée des meilleurs auteurs.

Notre collection étant très-restreinte, nous conseillons à nos amis de se hâter.

PRIMES OFFERTES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Toute personne qui nous fera parvenir le montant de son abonnement pour une année ou plus, recevra en prime l'une des séries ci après mentionnées (une série par chaque année d'abonnement—au choix) contenant les histoires suivantes complètes :

PREMIÈRE SÉRIE

L'Homme des Grèves — Le Crime d'un Autre — L'Amour à l'Épée—Un Noviciat—Le Roi des Voleurs—Le Trésor de Strongsay — Les Héritiers du Poignard — La Main Malheureuse— et plus de cinquante historiettes, variétés, etc.

Cette collection embrasse plus de deux années du journal.

DEUXIÈME SÉRIE

Une Vengeance de Peau-Rouge — La Demoiselle du Cinquième — La Grande Halte — Les Meurtriers de l'Héritière.

Cette collection renferme près de deux années du journal.

TROISIÈME SÉRIE

Les Aventures du Capitaine Vatan — La Dame de Pique — La Fille de Marguerite.

Cette collection embrasse plus de deux années du journal.

Les personnes qui prendront un abonnement de trois ans recevront en plus les ouvrages suivants :

Exili l'Empoisonneur — L' Testament Sanglant — Les Drames de l'Argent.

Toute personne qui nous enverra trois nouveaux abonnés recevra gratuitement toutes nos primes.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On s'abonne pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er de mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur nements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986.

No 475 Rue Craig, Montréal.